

Comment ma vision de l'Holocauste a été modifiée pendant la COVID



[Source : theepochtimes.com]

Par Roger L. Simon

L'Holocauste a toujours fait partie de ma vie, personnellement et/ou professionnellement, depuis l'âge de 7 ans environ. Je dis « environ » parce que c'était il y a longtemps et j'aurais pu avoir 6 ou 8 ans. C'était au tout début des années 1950, à peine plus d'une demi-décennie après la libération des camps.

À l'époque, j'accompagnais occasionnellement mon père, radiologue, à son cabinet. La plupart du temps, je traînais dans la salle de développement et regardais les radiographies arriver, mais un jour, mon père m'a interrompu et m'a conduit vers l'une des infirmières.

« Mme Mindus, voudriez-vous montrer votre bras à Roger », a-t-il dit – quelque chose comme ça en tout cas – parce que je me souviens distinctement de Mme Mindus, une douce femme d'Europe de l'Est que je pensais âgée (elle avait probablement environ 40 ans), en train de retrousser sa manche.

Pour la première fois, j'ai vu les numéros tatoués par les nazis sur les prisonniers d'Auschwitz.

Même maintenant, je peux les voir dans mon esprit. Ils y sont restés gravés à jamais.

J'ai appris peu de temps après que plusieurs autres infirmières et techniciens du bureau étaient des survivants de l'Holocauste. Mon père s'était efforcé de les employer.

Mais naturellement, quand j'étais petit, je me suis demandé... des camps de concentration ? ... des chambres à gaz ? ... Comment quelqu'un a-t-il pu faire une chose pareille ?

J'ai donc grandi, même si j'ai essayé de mieux connaître, craignant et détestant les Allemands. En 1968, je me suis retrouvé à Hambourg, en route

pour Amsterdam, et j'ai passé une nuit blanche dans un bed and breakfast, fantasmant que j'étais sur le point d'être arrêté comme juif par la Gestapo. Je m'éclipsai à l'aube, anxieux d'arriver le plus vite possible en Hollande, où je fis la première de plusieurs visites à la Maison d'Anne Frank.

Finalement, cependant, cette attitude a changé. Plusieurs livres de ma série policière Moses Wine, dont un se déroulant en Israël, ont été traduits en allemand et y étaient relativement populaires. J'ai rencontré les traducteurs et les éditeurs aux États-Unis et plus tard à Berlin, traînant avec eux et d'autres littérateurs locaux dans leurs cafés. Ils n'étaient pas si mauvais, souvent pleins d'esprit, les genres artistes habituels avec les bizarreries habituelles. Ils étaient comme nous.

Mais, à certains égards, j'étais plus confus. Qui a pu faire une chose pareille ? C'étaient des gens normaux. Leurs parents et grands-parents étaient-ils tellement pires ?

En même temps, j'allais mieux à Hollywood (avant de faire mon coming-out conservateur et de tout tuer). Presque par accident, j'ai écrit deux longs métrages sur le thème de l'Holocauste (était-ce vraiment un accident ?), l'un d'eux, « Enemies, A Love Story », basé sur le roman d'Isaac Singer – un succès critique, nommé aux Oscars. Ironiquement, cela se passait parmi les survivants de l'Holocauste à New York en 1949, presque au même moment où moi, petit garçon, j'ai vu les numéros sur le bras de Mme Mindus.

Naturellement, j'avais beaucoup lu pour ces scénarios et rencontré un certain nombre de survivants, mais j'avais du mal à comprendre comment des nations modernes peuplées d'une population civilisée, souvent hautement éduquée, pouvaient devenir si extraordinairement barbares.

Je comprenais dans les livres et les films, mais pas de manière réelle, pas dans la vie. J'ai supposé que vous deviez être là à ce moment-là pour le faire.

Maintenant c'est le cas.

Je parle, bien sûr, de ce que nous avons vécu dans nos vies pendant la pandémie, si c'est bien de cela qu'il s'agissait. Plus précisément, je l'appellerais, selon les termes de cette entreprise de médias, le temps du virus du PCC.

Ce dont nous avons été témoins à travers le monde, ce sont des millions, voire des milliards, de personnes recevant des ordres sans réfléchir ou, dans la majorité des cas, sans enquêter même sérieusement sur ce qu'on leur a dit.

Dans une enquête personnelle auprès de ceux qui ont accepté les vaccins (si c'est ce qu'ils sont) le plus volontiers et sans douter aucunement, ont porté des masques et ont vécu docilement sous le confinement comme si c'était le seul moyen de survivre, je n'ai rencontré absolument personne qui ait lu les travaux de Robert F. Kennedy Jr., Alex Berenson ou Dr Scott Atlas ou entendu

les conférences ou vu les vidéos facilement disponibles par des personnes comme les Drs Robert Malone, Peter McCullough, Harvey Risch ou Vladimir Zelenko, sans oublier bien d'autres, dont l'auguste groupe qui a signé la Déclaration de Great Barrington. Beaucoup ne savent même pas ce que c'est ou même qu'elle existe. Ils n'ont certainement pas lu la déclaration, bien qu'elle ne fasse que quelques pages.

C'est vrai, aucun. Zéro. Même si, dans le cas des livres, les œuvres des trois premiers auteurs sont des best-sellers. Et, oui, ils les ont peut-être vus critiqués sur CNN ou une autre « source scientifique fiable ». Mais c'est à peu près tout. Lire par eux-mêmes ? Pourquoi faire ça quand on leur dit que c'est n'importe quoi ? Cela vous semble familier, « meine Damen und Herren ? »

Nous vivons dans une culture d'obéissance omniprésente, ce qu'on a récemment appelé la psychose de formation de masse, mais vous n'avez pas besoin d'un terme fantaisiste pour le voir. C'est partout, les gens renoncent à leur agence personnelle, même leur capacité à raisonner, par peur et en adhérant volontairement à la masse.

Une génération de conformistes a été créée comme jamais dans notre histoire. Cela ressemble plus à l'Allemagne nazie, ou, d'ailleurs, à la Chine communiste, que nous ne voudrions l'admettre.

Je ne sous-entends pas que ces conformistes de masse accepteraient les camps de concentration, pas à ce stade en tout cas, mais ils ont permis à leurs enfants d'être vaccinés avec un composé dont les résultats éventuels sont à peine, voire pas du tout, compris, et d'envoyer ces mêmes enfants l'école avec des masques (si toutefois ils y vont), incapables même de voir leurs visages, de lire les expressions de l'autre, de se voir sourire.

Cela a été une forme de maltraitance nationale des enfants au-delà de ce qu'on peut imaginer, notre propre progéniture se dirigeant vers l'avenir le plus incertain avec leurs processus de développement normaux déformés au-delà de toute reconnaissance.

Donc, pour répondre à ma propre question, je n'ai plus « de problème pour comprendre comment des nations modernes remplies d'une population civilisée, souvent très éduquée, pourraient devenir si extraordinairement barbares ».

Je l'ai vécu, au jour le jour, loin d'être au niveau de l'Holocauste, bien sûr, mais suffisamment pour le savoir.

J'ai aussi vu comment de bonnes personnes peuvent se défendre. Elles ont réussi pendant la Seconde Guerre mondiale et elles peuvent réussir maintenant. Nous devons juste le faire. En ce moment, les camionneurs canadiens montrent la voie ; il y en a beaucoup d'autres, bien sûr. Nous devons tous participer à notre manière ou nous écouterons une nouvelle version de cet avertissement à glacer le sang que les grands Kander et Ebbs ont écrit pour « Cabaret ».

« Patrie, Patrie, montre-nous le signe
Tes enfants ont attendu de voir
Le matin viendra
Quand le monde est à moi
Demain m'appartient »

Les opinions exprimées dans cet article sont les opinions de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement les opinions de The Epoch Times.